

PREMIERS CARILLONS DANS LES RUINES

"On n'aura rien fait, ou presque rien, pour l'âme d'un pays, tant qu'on n'aura pas remis au centre même la réalité, la force, le rayonnement du divin."

Par l'élan, par l'enthousiasme avec lesquels il a souscrit à l'emprunt pour la résurrection des églises, le pays a montré qu'il a compris ce que l'abbé A. Barbier a traduit dans ces lignes.

Aussi bien, la cause est entendue et nous n'avons pas le propos de lancer dans le débat le jet éminemment flou des clichés et des hyperboles faciles. La question des "églises blessées", des "églises mortes au champ d'honneur", des "églises qui ne veulent pas mourir", n'est plus, fort heureusement, un thème à dissertations, à développements plus ou moins diaphaniques; c'est aujourd'hui une affaire—qu'on nous pardonne le mot—passée dans la voie des réalisations fécondes.

Et nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs un tableau inédit de la situation.

Nous le devons à la parfaite obligeance de M. le chanoine Guillemin, vicaire général du diocèse d'Arras, qui joint aux qualités d'un administrateur hors ligne celle d'un érudit consommé pour qui la terre d'Artois, la sienne, n'a pas de secrets.

Il nous est aussi agréable de présenter un hommage de fervente gratitude à S. Gr. Mgr Julien, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, des gloires, et non la moins radieuse, de l'Eglise de France, qui nous a dit sa joie de voir l'Echo de Paris toujours à la tête des œuvres de relèvement national; à M. Alexandre de Bailliencourt, dont le nom est, dans ce pays, synonyme de distinction, de vaillance et d'honneur; à tous ceux—et ils sont nombreux—qui ont bien voulu nous fournir les éléments de cette étude, que nous nous sommes efforcés de faire claire, précise et concluante.

Le vaste problème des régions dévastées sollicite, certes, et retient également notre attention, et nous n'ignorons pas l'effort considérable déployé par nos industriels et par nos paysans pour la reconstruction des mines et chemins de fer, pour la remise en état du sol, pour la réédification des habitations.

La région du Nord, par sa capacité de redressement, par le seul athlétisme de son énergie et de sa foi, la région martyre a déjà pansé bien des blessures; elle acquiert tous les jours des titres nouveaux à l'affection, à la reconnaissance émue de la France et à l'admiration du monde.

Mais, dans l'ordre de nos préoccupations, nous serons unanimes à accorder la première place à la maison du Bon Dieu, à la maison où "l'on civilise le cœur", selon la savoureuse expression du maître Maurice Barrès, du maintien du génus loci.

M. le vicaire général Guillemin nous dira où en est actuellement la reconstruction des églises d'Artois, ce qu'on a réalisé, ce qu'il est permis d'espérer.

Nous verrons ensuite comment l'initiative privée a souvent secondé et galvanisé l'action administrative et officielle, quand elle n'a pas dû se substituer à cette dernière; nous trouverons, dans des cas particuliers, de puissantes suggestions et des exemples entraînants et nous sommes certains que nos lecteurs ne seront pas les derniers à favoriser ce mouvement qui a déjà produit les plus heureux résultats.

Mais la parole est à M. le vicaire général Guillemin: "Nos églises tombées au champ d'honneur sont au nombre de 240. Deux cents parmi elles n'existent plus, même à l'état de décombres. Elles occupent toute la zone située à l'est d'une ligne qui passerait, à peu près en ligne droite, par Béthune, Lens, Arras, Hébuterne.

"Les unes ont été victimes d'une destruction en masse ou systématique, au cours d'un repli stratégique ou du recul définitif de l'ennemi; d'autres ont résisté longtemps à l'action de l'artillerie, mais ont fini par s'affaïsser sous l'explosion d'une mine, comme Saint-Nicolas de Bapaume, ou la morsure des flammes, comme la cathédrale d'Arras. Rien n'a trouvé grâce devant la plus savante barbarie que le monde ait connue: monuments historiques ou lignes pures et aux fines sculptures, comme Abbeville-Saint-Nazaire; édifices de moindre renommée, mais chers aux amateurs d'art et d'histoire, comme La Couture ou Sully-sur-la-Lys; techniques de l'art roman, comme Lillers et Guarbecques; vieilles tours massives, qui avaient résisté aux rebots de Charles-Quint et aux lansquenets de Philippe IV, mais dont les artilleurs de Guillaume II ont fini par avoir raison, comme Vermelles et Carency.

"Mais l'antiquité, l'illustration, la valeur d'art, ne sont aux yeux des fidèles, que des qualités accessoires. Ce qui coûte à nos paysans, dans leur dure tâche de reconstruction, c'est de n'avoir qu'une baraque incommode et précaire pour s'agenouiller en paix, prier pour leurs morts, songer au passé, préparer l'avenir.

"Et dans ces campagnes, naguère si riantes, aujourd'hui si désolées, il y a quelque chose de plus triste que les tronçons d'arbres au bord des routes, ou sur l'emplacement des bosquets de 1914, c'est l'absence de tout clocher. Il semble qu'au-dessus de

PARIS RECOIT LA DELEGATION AMERICAINE



Mlle ANNE MORGAN

Les quatre-vingt sept dames de la délégation américaine philanthropique, présidée par Mlle Anne Morgan, ont été reçues à l'hôtel de ville de Paris.

nos maisons provisoires ne plane plus aucun symbole d'idéal.

"Qu'a-t-on fait, jusqu'ici, pour subvenir à cette immense détresse? "Il fallait aller d'abord au plus pressé, créer, dans toute agglomération un peu importante, un abri temporaire pour le culte et le pouvoir des objets indispensables. L'œuvre de secours aux églises dévastées, 3, rue Oudinot, Paris, a pris cette tâche à cœur et a rendu d'éminents services. Des bienfaiteurs ont bien voulu attacher leur nom au relèvement d'un pays qui leur était cher; la préfecture a fait livrer par le service officiel de reconstitution, des centaines de baraques; un bulletin mensuel, La Grande Cité des Eglises d'Artois, a plaidé notre cause avec gravures et documents à l'appui, à travers toute la France.

"Mais il est temps de songer à la reconstruction définitive des églises ruinées.

"Laisser les événements suivre leur cours, ce serait s'exposer à n'avoir pas d'églises relevées avant cinq ou dix ans. Les municipalités ont tant de travaux urgents sur les bras!

"L'idée vint donc de fonder, dans chaque diocèse dévasté, une coopérative de reconstruction, chargée de préparer, diriger, contrôler les travaux, par conséquent d'alléger la responsabilité des communes. Celles-ci le comprennent rapidement. Nous avons enregistré jusqu'ici 188 adhésions à notre coopérative, la presque unanimité des municipalités en cause. Le groupement de ces coopératives diocésaines a été créé ensuite pour mobiliser la créance des 3,000 églises dévastées de France et émettre un emprunt qui permettrait de hâter les travaux. On sait avec quelle rapidité la première tranche de cet emprunt a été enlevée.

"Nous avons attendu cet emprunt pour essayer de restaurer celles de nos églises qui étaient réparables. Nous y fûmes aidés tantôt par l'habileté de certains maires, tantôt par la bienveillance du service de reconstruction des régions libérées. (S. R. L.), ailleurs par la générosité de compagnies houillères. C'est ainsi qu'aux environs d'Arras, Marcouil et Dainville ont depuis longtemps pansé leurs plaies; Nouyelles-les-Vermelles, Mazingarbe, Vermelles-Mines, Bully-les-Mines, se sont rajoués; Oignies, Robecq ont entrepris des restaurations considérables. Douze autres églises sont sur le point de voir aboutir le plan qui les concerne.

"Les autres morceaux, ce sont évidemment les églises à reconstruire. Elles sont, nous le savons, deux cents environ. Pour donner l'idée de l'importance de cette tâche, il suffira de se souvenir que la moindre d'entre elles coûtera aujourd'hui 500,000 francs, et que, dans les centres plus importants, le devis montera à plusieurs millions.

"Le programme est tracé. Il se répartira sur plusieurs années. La présence d'un gros chantier, dans un village, loin d'être un obstacle au relèvement des maisons particulières, le servira, et agira, à la façon, soit d'un centre d'approvisionnement, soit d'un régulateur.

"La Coopérative diocésaine se gardera bien d'étouffer les initiatives locales. Elle s'est engagée à respecter les engagements pris par les municipalités avec les architectes et entrepreneurs de leur choix. Elle se contentera du service de contrôle. Elle a constitué un comité technique, auquel sont soumis obligatoirement, plans et devis. Un architecte inspecteur va sur place étudier les dommages subis, suivre les travaux de déblaiement, surveiller l'exécution des contrats.

"Depuis dix-huit mois, presque tous les dimanches sont marqués, dans le diocèse d'Arras, par une de ces grandioses et imposantes cérémonies, qui s'appelle le baptême d'une cloche.

"Il n'y a souvent ni clocher, ni église. Peu importe. Un chevalier y suffira en attendant. Et sur nos champs ruinés, trop longtemps silencieux, passeront, du moins, désormais, comme un souffle d'espérance, des chants timides encore, mais qui deviendront harmonieux et puissants quand la prospérité sera revenue.

Depart pour la Belgique



Mme S. L. Christian, femme du docteur S. L. Christian de Sturtevant, Inc., et sa fille, Yvonne, se sont embarquées pour Anvers, où Mme Christian aidera le consul des Etats-Unis dans ses œuvres d'assainissement. Le docteur Christian fait partie du United States Health Board.

Pour Voyager Commodement

Il y a plusieurs façons de voyager, soit que l'on voyage en automobile, soit que l'on prenne le train.

Certes, beaucoup de personnes n'ont pas leur automobile, mais elles peuvent être invitées à partager celle de leurs amis.

Nous commencerons donc par étudier la meilleure manière de voyager en auto.

Vous avez des préventions, madame, contre voiles et lunettes: ces accessoires vous paraissent un peu "tour du monde". Cependant, ne les négligez pas si vous faites un vrai voyage; vous éviterez ainsi des maux de gorge et des maux d'yeux—et vous aurez tout le loisir d'être jolie... à l'arrivée.

Munissez-vous de vêtements légers et chauds, très enveloppants: songez que vous allez, au cours de votre randonnée, affronter un vent violent; et si votre manteau est couleur poussière, inutile d'ajouter qu'il offre un avantage de plus.

En cas de panne—une automobiliste doit toujours penser à la panne et n'en parler jamais—emportez discrètement un livre et une broderie. Ainsi, vous ne vous ennuierez pas trop, assise au revers du talus ou sur la chaise de paille d'une auberge...

Mais peut-être, tout simplement, allez-vous prendre le train? En cette saison, hâtez-vous, madame, de louer votre place d'avance. De cette façon vous pourrez retenir un coin. Les coins près du couloir sont les plus recherchés, puisque, sans déranger ses voisins, on peut à tout instant, aller se dégourdir les jambes.

Si votre train n'a pas de wagon-restaurant, et qu'à l'heure des repas vous ne devez avoir à votre disposition que quelque mauvais buffet, n'hésitez pas à emporter une de ces boîtes toutes faites, qui contiennent, avec des couvertures de poudée, des sandwiches et des fruits. Aussi bien, en vous assurant le léger repas qui convient en voyage, cette boîte-buffet vous préservera-t-elle du panier familial, où l'on entasse dix fois trop de provisions, et qui, ses flancs ouverts exhale une indésirable odeur de victuailles, constituée jusqu'à la fin du voyage un fameux embarras.

Deux choses ne se font pas: "Se mettre en toilette" pour voyager, ou, dans un état d'esprit tout opposé, revêtir ce que l'on a de plus démodé, de plus vieux. Mais je suis sûre, madame, que vous ne tomberez dans aucun de ces légers ridicules; vous vous souvenez que le "costume de voyage" existe, avec sa note de sobriété chic et d'incontestable confort. N'oubliez pas qu'il comprend des chaussons pratiques, genre anglais, ne risquant pas de fatiguer le pied. N'oubliez pas non plus, que, de même qu'il a créé une coiffure de théâtre, l'usage a consacré une coiffure de chemin de fer, petit chapeau souple et très enfoncé qui permet d'appuyer sa tête aux coussins.

"Les hirondelles annoncent le printemps. La magnifique assain des cloches d'Artois annonce la résurrection de nos églises. Nous sommes le pays des fiers et joveux carillons." —A. C.

Les chinois appellent leur pays "Hwa Kwoh," ce qui signifie "le royaume fleuri."

FRERE DE FEU LORD NORTHCLIFFE



Lord Rothermere (Sir Cecil Rothermere) a été nommé curateur pro tem pour la vaste succession laissée par son illustre frère et on le désigne comme le remplaçant probable dans la direction des gigantesques entreprises laissées par le regretté journaliste.

LE CINEMA LETTRE DE FRANCE

Au hasard d'un voyage, arrêt dans un port de guerre. Une ceinture de montagnes qui trempent dans la mer bleue, forment une espèce de chambre de repos où se prélassent des monstres marins de toute sorte: cuirasses massifs, torpilles efflanquées et rapides, sous-marins discrets, mouilleurs de mines précis, bateaux de tous modèles inventés pour semer éventuellement la mort, et présentent faire respecter ce qu'il est convenu d'appeler la paix.

Vers le couchant, les monstres laissent échapper de leurs flancs une myriade de petites embarcations qui amènent au rivage les matelots permissionnaires, et sur le vieux quai de pierre que la mer n'a pas réussi à user, c'est une envolée de cols bleus vers la ville et ses plaisirs; par bandes de dix ou douze, avec cet air grave et ce déhanchement particuliers aux marins, les mathurins se hâtent... Ils portent dans leurs yeux le souvenir fantastique de toutes les merveilles entrevues au cours de leurs lointaines croisières, mais la joie d'avoir enfin abordé dans leur beau pays de France efface peu à peu ce souvenir.

Le cinéma, avec ses lumières, sa sonorité obsédante ses affiches barloquées, ses tentes, ils entrent timidement, comme de grands enfants, et gagnent leur place... Le spectacle commence. Sans doute va-t-on présenter à ces perpétuels exilés, à ces éternels errants, des scènes de leur pays, des films qu'ils comprendront, qu'ils pourront apprécier? Les Bretons vont voir leur lande, leurs pardons et leurs payses aux coiffes pittoresques, ceux du Nord vont pouvoir se promener dans les dunes et passer devant les astinets de brique rouge. Le directeur de l'établissement est sans doute un psychologue; il a dû choisir dans notre production nationale les bandes susceptibles de plaire à son public maritime. Erreur! grossière erreur! le programme est uniquement composé de films étrangers, et les matelots ahuris assistent à la vie et aux malheurs d'un... policeman. Dans le cadre sempiternel des mauséums "gratte-ciel" biffés par des câbles électriques, nous allons prendre part, deux heures durant, aux tourments psychologiques de ce chevalier de la matraque.

Ils le connaissent pourtant bien, le policeman, nos matelots. Combien de fois, alors qu'ils étaient en bordée dans les ports d'outre-Atlantique, les a-t-il reconduits avec son petit bout de bois brutal jusqu'au canot-major! Souvenir! souvenir! comme ils disent là-bas! Et cependant ils ne protestent pas, ils quittent simplement la salle d'un air las; une soirée de perdu, et ils ne peuvent pas tous les jours se payer le cinématographe.

Un peu plus loin, des globes électriques éclairent vivement un splendide enclos dans lequel un commerçant avisé a installé un cinéma er plein air. Bonne idée, car les nuits sont chaudes dans ce Midi brûlant, nous allons pouvoir regarder l'écran "à la fraîche." Là encore les "cols bleus" forment la majorité des spectateurs. Après une sélection sur Mireille, l'obscurité s'est faite, le grand film va commencer; j'ai comme une idée que cette fois nous allons voir un peu de France, cette musique provençale, ce cadre local sont de bon augure! Hélas! mes illusions tombent rapidement, les "gratte-ciel" reviennent plus obsédants que jamais, et aussi l'héroïne trop blonde et trop facticement pauvre, et le policeman qui balance son casse-tête. Partout dans la ville, les établissements affichent des aventures cosmopolites, éprouvant comme un malin plaisir à faire accomplir à nouveau le tour du monde à l'évadié qui, cependant, voudrait autre chose.

La production française est cependant importante, elle augmente de jour en jour; certains de nos films valent les meilleurs de la concurrence étrangère. Sans être xénophobe et fermer nos frontières à l'importation, il est permis de se demander pourquoi ces films semblent être systématiquement boycottés par... des Français.

Pierre Gilles.

Savez-Vous Lire?

Juillet, l'été, les vacances prochaines, le repos, les heures nonchalantes... C'est le moment de lire. D'un geste sans hâte—enfin!—vous ouvrez un volume commencé, et confortablement installés dans l'ombre d'un grand parc, sous une tente au bord de la mer, vous voilà parti pour le pays des belles histoires...

—Mais, mon chef monsieur, on ne lit plus! L'auto et les sports ont tué la lecture. Des qu'on est en vacances, on passe sa journée au golf, sa soirée au bal, sa matinée à sa toilette, à cheval, à bicyclette, au tennis ou en costume de bain. A quelle heure voulez-vous qu'on lise?

Entendu, l'on connaît cette rengaine. En attendant, et quoique les livres aient passé de 3 à 7 ou 8 francs, on n'en a jamais tant vendus, et les éditions de ouvrages à succès, ou signés de noms connus, s'envolent comme des bricoles à l'heure du goûter. Est-ce qu'on les achète pour allumer le fourneau? Expliquez ça.

Seulement, quelquefois, des acheteurs désolés s'écrient: "Quoi! s'écrient-ils, j'ai pris tel volume chez mon libraire, parce qu'on m'avait affirmé qu'il était du plus vif intérêt et que je passerais des heures délicieuses; or, rien de plus ennuyeux que ce bouquin-là, au contraire. Pas la moindre émotion, pas une page qui vous donne à penser, une histoire insipide... Bref, je suis volé. Ah! l'on m'y reprendra, à écouter ce qu'on dit des œuvres contemporaines dans les journaux!"

Ou bien, des personnes charmantes vous font parfois des confidences au jour tombant: "Que vous êtes heureux, soupirant-elles, de voir tant de choses dans un livre! Moi, je n'arrive pas à fixer mon attention sur des caractères imprimés; la vie véritable m'intéresse davantage." Notez qu'elles vivent le plus souvent comme des canaris dans une cage, ces personnes charmantes!... N'importe, la lecture les laisse froides—la lecture qui, au moins par le rêve, les emporterait bien loin—de même qu'elle aura déçu les acheteurs trompés par certaines réclames de publicité... Hélas! tout ce monde ne sait pas lire, en vérité.

Mais tout d'abord, que faut-il lire?... Dame! la réponse n'est point aisée. Autant d'individus, dans le vaste public, autant de goûts divers. Dans la préface de Pierre et Jean, Guy de Maupassant écrivait que le public lui apparaissait comme une foule immense où toutes sortes de groupes criaient: "Consolez-moi, amusez-moi, attristez-moi, attendrissez-moi, faites-moi rêver, faites-moi pleurer, faites-moi frémir, faites-moi rire, faites-moi penser." L'image est exacte. Cependant, il existe des écrivains en assez grand nombre pour satisfaire à tous ces cris-là; il s'agit donc surtout de trouver le groupe auquel on se rattache secrètement par ses préférences, et c'est là le diable, car tant de gens meurent sans avoir jamais su ce qu'ils préféraient, ni même au juste ce qu'ils aimaient ici-bas.

Néanmoins, il y a toujours quelques règles à suivre en ces matières, et s'il n'est guère facile de donner à autrui des avis touchant ce qu'il lui faut lire (puisqu'on ignore ce qui lui plaît), on peut, en tout cas, indiquer à chacun ce que chacun ne doit pas lire—sauf, bien entendu, s'il lit pour travailler à s'instruire, et non pour s'amuser.

Ne nous hâterons donc point, et voici deux préceptes absolument rigoureux: "Le Ne lisez jamais ce qui n'est pas clair. Gêché du temps perdu et du plaisir gâché. Aussitôt qu'un récit semble pesant, pénible à suivre ou trop enchevêtré, et dès qu'un style surtout paraît obscur, amphigourique, ou au contraire prétentieux, "généralment" abrégé, jetez le livre au chiffonnier!... Nous savons l'objection: ce qui a l'air obscur aujourd'hui sera clair dans dix ans. Mais comme on exagère! Ce qui bluffe aujourd'hui sera mort dans dix ans, voilà ce que mieux vaudrait dire.

2e Si vous vous sentez quelque penchant, soit pour les sujets ironiques et souriants, soit pour les histoires tristes, soit pour les rêveries, n'allez donc point contrarier votre goût, et ne recherchez que les ouvrages dans ce ton-là. Gardez-vous bien des autres. Tous les goûts se valent. Il n'y a que de tolérer la laideur et la vulgarité qui soit indigne.

Mais comment discerner les œuvres nouvelles qui correspondent à l'inclination que l'on éprouve? Mon Dieu! faute de parcourir les bibliographies dans les journaux, il n'y aurait qu'à feuilleter les volumes neufs chez le libraire: on "flaire" tout de suite... Et si l'on se trompe? Les livres sont chers... Mais non, pas tellement. Un roman fait passer deux ou trois soirées—pour sept francs!... Songez à ce que vaut la moindre place de théâtre; et toutes les pièces ne sont pas bonnes, à ce qu'on dit.

Si vous voulez agréablement lire, renoncez aussi à frapper autrui d'admiration, grâce aux titres des volumes que vous tiendrez en main ou laisseriez traîner sur vos tables: c'est-à-dire que, si vous n'êtes pas accablant du mouvement scientifique, madame ou monsieur, vous laisseriez Einstein en repos; si l'histoire vous semble trop sévère, vous ne vous

contraindrez point, par distinction, à préférer les mémoires aux romans ("Oh! moi, je ne lis jamais de romans," croit-on devoir dire d'un air supérieur; après quoi, l'on court au cinéma, ou vous savez ce qu'on voit!) Inutile également d'emporter coûte que coûte un volume de poésies sur la plage, vers le coucher du soleil; les plus grands poètes n'ont pas forcément écrit en vers. Un Jardin sur l'Oronte, de notre Maurice Barrès, c'est en prose—et quelle prose!

Et puis, ne vous obstinez pas, ne vous acharnez pas. Ou ouvrage vous ennuie—il y trouvez-vous une lourdeur, une invraisemblance ou une exagération rebutantes, des grosses scènes d'attendrissement facile, des descriptions trop longues, des généralités ou des exposés de caractères sans fin?... Ousté! au rancart, et qu'on en prenne un autre! Au bout de dix pages, parfois, on est fixé.

Même si vous n'êtes point un dilettante, ni un exquis lettré, tâchez en outre de regarder sur la page si la phrase de l'auteur est simple, élégante, souple, précise; écoutez si elle est harmonieuse et sonore juste. Applaudissez tout bas, si elle chante. Votre plaisir s'en trouvera doublé.

Ne lisez pas, surtout, de vous interroger fréquemment, quand vous suivrez le développement d'un roman: "Moi, qu'eussé-je dit ou fait, si pareille chose me fût arrivée?..." C'est là une critique qui en vaut bien d'autres. Elle amène même à recréer tout ce qu'un autre a déjà imaginé; on discute en secret avec l'écrivain, et si l'on croit que calculé s'est trompé, quel triomphe!... Il se défendra une autre fois, l'auteur, quand il sera là.

Bref, il en est de lire comme de manger. Il le faut faire avec assez de complaisance et d'attention, certes. Mais demandez à un gourmand ce qu'il pense de la vie, quand il est à table!...

Et remarquez que la comparaison ne serait même pas exacte, attendu qu'avec un volume sous les yeux on n'a même plus à rien de la vie: on l'oublie.—Marcel Boulenger.

A MON AVIS

Le Premier Quadrille

Ah! la belle, la forte parole qui, échappée des lèvres de M. Rouché, directeur de l'Opéra, fut sagement recueillie, puis transcrite, sinon en lettres d'or comme elle l'eût mérité, du moins en grosses capitales, et affichée dans les couloirs et les coulisses du monument Garnier:

"L'examen de la danse étant un concours passé devant un jury, les concurrents sont priés de ne pas se faire recommander."

Parole mémorable, je le répète, parole admirable: mais quoi, les jeunes ballerines qui voudraient passer dans le premier quadrille, ou qui, petits sujets, rêvent de devenir grands sujets, ont-elles donc accoutumé qu'on les recommande, et croient-elles davantage dans l'efficacité des recommandations que dans le savant agrément de leurs pointes? Monsieur Rouché, monsieur Rouché, quel sceptique vous faites, et comme quelques années de direction lyrique semblent vous avoir désabusé!...

Hélas! cette fièvre des recommandations ne sévit pas seulement à l'Académie nationale de Musique et de Danse, et parmi les demoiselles du corps de ballet. Et je ne suis pas bien sûr qu'à l'Ecole Polytechnique elle-même, cette école dont sort précisément M. Rouché...

Il apparaît certain, en tous cas, que dans un exemple demeuré fameux, la place pour laquelle il fallait, dit-on, un calculateur, et qu'un danseur obtint—le danseur n'eût sans doute pas obtenu, s'il n'avait pas été recommandé.

Il y a du moins ceci de rassurant, que tout le monde se faisant recommander, cela arrive à créer une sorte d'équilibre entre les différentes recommandations, qui s'annuleront ainsi l'une l'autre.

Ah! si l'on parvenait à se persuader de cette vérité que, par leur nombre même, les recommandations finissent par ne plus servir à rien! Que de temps gagnés, que de démarches évitées, que de papier et de timbres économisés!

"Permettez-moi d'appeler votre bienveillante attention..."

Et la réponse (ce que dans les ministères on appelle une "bonne lettre"):

"J'ai pris bonne note..."

Une bonne lettre, c'est bien cela, pourtant, qui nous fera une belle jambe!...

Mais pour supprimer, non pas les recommandations, mais la foi aveugle dans la vertu des recommandations, c'est l'éducation des Français, ce sont leurs mœurs qu'il faudrait réformer. Facteur ou danseur, un Français ou une Française qui ne serait pas recommandable—je ne dis pas "recommandable"—en ferait une maladie...

Et puis, il faut bien que les députés occupent leur temps et servent à quelque chose...—Franc-Nohain.

A L'ECOLE

L'Inspecteur—Donnez-moi le pluriel de bébé?

Laurent—Jumeau, monsieur.

L'Inspecteur—Et le pluriel de voleur?

Laurent—Valise.

L'Inspecteur (sursautant). Valise? Laurent—Mais oui, puisqu'on dit: un voleur valisale, (des valises.)